



CULTURE

À Bruxelles, la Brafa résiste dans son bel écrin

Béatrice de Rochebouët
Envoyée spéciale à Bruxelles

Rendez-vous attendu des collectionneurs en début d'année, la 70^e édition de la foire d'art et d'antiquités belge dissipe les inquiétudes, en affichant des ventes solides mais à des prix souvent bien en dessous du million d'euros.

Quelle foire, hormis les incontournables Art Basel (Bâle, Miami, Hongkong et Paris) ou Tefaf (Maasricht, New York), peut se targuer d'avoir un aussi solide vivier de collectionneurs? Après une semaine d'ouverture, il y avait toujours autant de public, jeudi, à la Brafa, ce salon d'art et d'antiquités confirmant sa réputation en Belgique. Sans vouloir rivaliser avec les plus grandes, elle dépasse Fab Paris, alliance du salon Fine Arts et de l'ex-Biennale des antiquaires, qui a eu du mal à convaincre, en novembre dernier, faute de clientèle. Si bien que ses organisateurs viennent d'annoncer un changement de dates, du 20 au 24 septembre 2025, sous la nef du Grand Palais, à Paris.

Bilan positif pour cette 70^e édition de la Brafa, qui ferme ses portes dimanche soir, à Brussels Expo, au Heysel, où elle a déménagé, en 2022, quittant le site de Tour & Taxis en pleine reconversion. Son format long paye dans la durée (record d'affluence, l'an dernier, 67 000 visiteurs), grâce à des amateurs qui viennent

et reviennent. Plutôt des privés que des institutions, celles-ci se réservant pour la Tefaf et ses pièces muséales, en mars. L'enthousiasme des amateurs, essentiellement ceux d'Europe du Nord, est l'atout numéro un de cette Brafa qui a su rééquilibrer l'ancien avec le moderne, même si, en XX^e, le second marché est encore omniprésent.

Joyeusement éclectique, elle est devenue ce rendez-vous qui ouvre l'année et donne la température du marché. Le fort bataillon de Belges, de Flamands, d'Anversois et de Luxembourgeois, dont on connaît l'appétit pour la collection, y est pour beaucoup. Ainsi que les Français, qui ont toujours aimé cette foire à taille humaine et à l'ambiance chaleureuse, reconnue pour son organisation impeccable et sa scénographie élégante. Après le décor surréaliste de l'an dernier, hommage au centenaire du mouvement et du manifeste d'André Breton, place aux installations monumentales et colorées de l'artiste portugaise Joana Vasconcelos représentée par la Galerie Valérie Bach de Bruxelles. La Brafa (association à but non lucratif, organisée par des marchands pour des marchands, sans intention de dégager des bénéfices) met le paquet dans le décorum. Un effort à saluer, car la tradition se perd, réduisant les salons à des écrins dénués de tout caractère.

Si le public vient aussi nombreux à la Brafa, c'est aussi pour sentir la tendance. Avant l'ouverture, les inquiétudes, au vu d'un bilan mondial du marché de l'art 2024 en baisse, étaient fortes. À quelques exceptions près, le parler des 130 marchands (à majorité belge) semble rassuré.

« L'appétit des collectionneurs est là, même s'ils sont peut-être plus lents à se décider. On vend tous les jours », confirme Philippe Rapin, l'enseigne design - une des rares de la foire! - émigrée de Paris à Bruxelles. Celui-ci aurait pu céder dix fois ses palmiers, années 1950, de la maison Jansen, sortis d'un appartement haussmannien du 16^e arrondissement de Paris (30 000 euros), entourant un canapé Archizoom (aussi vendu).

On compte quelques grosses transac-

tions : la peinture du Belge Emile Claus, une *Faneuse*, 1896, chez Oscar de Vos (plus de 1 million d'euros); la sculpture en marbre de carrare, *L'Humanité*, de Pieter-Jan Braecke, ornant le grand hall de l'hôtel particulier de l'industriel Octave Aubecq, construit par Victor Horta et démolie en 1950, chez Thomas Deprez (prix à 6 chiffres, achat d'un privé non européen); plusieurs lavis d'encre de chine du symboliste belge Leon Spilliaert, entre 150 000 et 1 million d'euros, dont *La Verrière* montrée au Musée d'Orsay, chez Patrick Derom; du mobilier d'Hubert Le Gall à l'Univers du bronze dont le cabinet cheval à 350 000 euros; ou encore une rare nature morte de 1914 d'Alberto Magnelli, réservée chez Patrice Trigano, à un prix moindre qu'une autre de facture et date similaire chez Derom (autour de 300 000 euros).

Beaucoup de ventes se font toutefois en dessous des 150 000 euros, voire des 50 000 euros, preuve d'un marché plus réfléchi comme le souligne la Parisienne Agnès Aittouarès (bel hommage à la passion surréaliste de Georges Goldfayn, l'ami de Breton), le Bruxellois Harold t'Kint, ancien président de la Brafa (formidable cabinet de curiosités dédié à Pol Bury) ou le Parisien Jean-François Cazeau (coup de cœur pour un pastel de Masson, *La Rencontre*, 1929, au pedigree historique, affiché à 75 000 euros). Il y a du spectaculaire à la Brafa : du monumental moulage, vers 1900, d'une partie des sculptures du grand autel de Pergame à Berlin (vendues à la Galerie Desmet), au délirant mobilier néoégyptien fait pour l'Exposition universelle de Paris en 1889. Il était apparu en 2019, dans la vente Brissonneau à Drouot. Après restauration, le voilà flambant neuf chez Marc et Daisy Maison, pour 660 000 euros. Avis aux amateurs. ■

« L'appétit des collectionneurs est là, même s'ils sont peut-être plus lents à se décider. On vend tous les jours »

Philippe Rapin Maison Rapin





Si le public vient aussi nombreux à la Brafa, c'est aussi pour sentir la tendance du marché en ce début d'année. OLIVIER PIRARD/ATELIER JOA

